

Mêtis

Par Pierre Holzerny

Le terme de *mêtis* désigne en grec une notion assez complexe si l'on en juge d'après la variété des traductions utilisées pour rendre compte du sens de ce mot. Dans un ouvrage devenu classique et dont nous nous inspirerons beaucoup pour le présent article, J.P. Vernant et M. Détiéne ont recueilli une série d'études sous le titre *Les ruses de l'intelligence, la mêtis des Grecs*. Cette notion de *ruse* paraît bien être en effet une des composantes essentielles de la *mêtis* avec la connotation volontiers péjorative que l'on confère à ce terme. Ni le prestige d'Ulysse, le héros grec qui incarne le mieux la *mêtis*, ni celui des Sophistes, pourtant délivrés du long discrédit dans lequel la tradition platonicienne les avait plongés, n'ont amené philosophes et chercheurs à se pencher sur cette notion, dont les savants ci-dessus évoqués ont cependant montré qu'elle était indispensable pour bien comprendre l'univers intellectuel et psychologique des Grecs.

Nous commencerons par demander à l'étymologie de nous éclairer sur la *mêtis* ; la mythologie nous permettra ensuite de montrer que Mêtis, sans avoir le statut des grandes divinités du panthéon grec, occupe néanmoins une place importante dans la succession d'épisodes dramatiques qui aboutissent à la prise du pouvoir par Zeus et son installation définitive dans la royauté divine. Cette notion de *mêtis*, nous la retrouverons, en descendant du monde divin au monde humain, imprégnant toutes les activités de l'homme grec.

On s'interrogera enfin sur les raisons qui ont fait que cette notion, incontestablement essentielle, a pu être négligée, voire volontairement occultée par la tradition philosophique.

Etymologie et sémantique

Dans un premier temps il convient de rechercher ce que l'étymologie peut révéler sur la notion de *mêtis*.

Il s'agit d'un mot en *-ti à partir d'une racine mê/. Le mot lui-même recouvre des sens passablement divers, mais dont on peut en quelque sorte saisir l'unité. Il peut en effet se traduire par : *science, adresse, habileté, art, ruse*, selon le contexte.

Le terme s'applique à l'intelligence pratique et à la ruse et il est issu d'une racine verbale qui signifie « mesurer », et qui implique calcul, connaissance exacte. Ce sens s'est conservé dans les mots « mesure » et « mesure agraire ». On retrouve cette racine et ces sens dans d'autres langues indo-européennes.

Il faut probablement, comme le suggère Chantraine¹, rattacher à cette racine les verbes μέδω « commander, régner sur » et *mêdomai* « méditer » ainsi qu'au latin *medeor* « donner ses soins à », *medicus*, *modus*. Benveniste consacre à cette racine **med-* un chapitre passionnant où il définit par exemple le latin *modus* comme « une mesure de contrainte, supposant réflexion, préméditation, et qui est appliquée à une situation désordonnée »². Cette notion d'une intelligence efficace, agissante, confrontée à une réalité à la fois concrète et mouvante correspond parfaitement aux situations dans lesquelles s'exerce la *mêtis*.

Pour compléter cette approche étymologique, voici une liste qui permettra, croyons-nous, de mieux cerner la notion de *mêtis*, en présentant les mots qui constituent le champ lexical au sein duquel le terme de *mêtis* peut apparaître dans les textes grecs.

<i>dolos</i> :	tromperie, ruse.
<i>mèchanè</i> :	moyen (sens très général), machine (de guerre), machinerie (de combinaison, invention (pris parfois en mauvaise part. Proche de δόλος.
<i>technè</i> :	savoir-faire dans un métier, métier, technique, art, ruse, tromperie
<i>tektôn</i> :	charpentier, fig. auteur, cause.
<i>kerdos</i> :	gain, profit, avantage.
<i>apatè</i> :	tromperie, ruse, artifice.
<i>aïolos</i> :	vif, rapide ; divers, changeant, trompeur.
<i>poïkilos</i> :	de toutes les couleurs, changeant, compliqué, subtil, astucieux.
<i>aïmulos</i> :	trompeur (langage, parole, renard, amour).
<i>sophisma</i> :	habileté, combinaison ingénieuse, ruse, artifice, sophisme.
<i>kairos</i> :	le point juste, qui touche au but ; l'à propos, la convenance, le point

¹ *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.v. μήτις.

² *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, tome 2 (*Pouvoir, droit, religion*), Ch. 4 (**med-* et la notion de mesure).

<i>phrazô</i> :	dangereux, l'occasion favorable, le bon moment
<i>phradmosunè</i> :	faire comprendre, indiquer, expliquer ; moy : réfléchir, penser, méditer, im- prudence, sagesse.
<i>periphrôn</i> :	très prudent, très sage.
<i>poros</i> :	passage, gué ; moyen, ressources, expédient

La liste suivante présente les différents termes servant, chez Hésiode et Eschyle, à qualifier un personnage qui possède au plus haut degré cette capacité à user de la *mêtis*, à savoir le Titan Prométhée, ainsi que des termes désignant ses actes (on notera que les quatre premiers qualificatifs sont précisément des composés de *mêtis*) :

<i>aïolomètis</i> :	fertile en ruses
<i>dolomètis</i> :	fourbe
<i>angkulomètis</i> :	à l'esprit retors
<i>aïpumètis</i> :	à la profonde sagesse
<i>dolophroneôn</i> :	à l'esprit astucieux, fourbe
<i>poïkilos</i> :	de toutes les couleurs, changeant, compliqué, subtil, astucieux.
<i>poïkiloboulos</i> :	aux expédients variés, fertile en expédients
<i>poluïdris</i> :	qui sait beaucoup de choses, prudent, habile
<i>sophistès</i> :	prodigieux malin (trad. JP Vernant)
<i>doliè technè</i> :	ruse perfide (trad. Mazon)
<i>apatè</i> :	tromperie, ruse, artifice, science des pièges.

<i>mètin plekein</i> :	tresser, tramer
<i>huphainein</i> :	tisser, ourdir
<i>tektainesthai</i> :	construire
<i>sumphrasasthai</i> :	méditer

Mythologie

Mêtis est une déesse, dont Hésiode nous dit, dans la Théogonie (v. 357) qu'elle est fille d'Océan et de Téthys³, tous deux enfants d'Ouranos et de Gaïa. Notons d'emblée le rapport étroit qui existe entre Mêtis et l'élément aquatique et marin, élément instable, mouvant, trompeur et souvent dangereux.

Certes elle ne possède pas la stature d'Héra, d'Aphrodite ou des autres grandes déesse du panthéon, elle n'a jamais été l'objet d'un culte, mais elle est bien autre chose qu'une « abstraction hésiodique » et joue, en tant qu'épouse de Zeus, un rôle capital dans l'établissement définitif de son pouvoir sur les autres divinités.

Rappelons brièvement les premières étapes de la Théogonie : de l'Abîme (Chaos) sort la Terre (Gaïa) qui « enfante un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ciel Etoilé »⁴. Pour se soustraire à l'avidité sexuelle d'Ouranos, qui empêche son innombrable descendance, à laquelle il voue une haine tenace, de parvenir à la lumière, la Terre façonne une grande serpe qu'elle confie à Cronos, son fils, afin qu'il mutile son père. Des parties sexuelles de Cronos, naissent, sur la terre, les Érinyes, et dans la mer, Aphrodite, la déesse experte en tromperies. Cronos une fois au pouvoir se montre tout aussi impitoyable à l'égard de sa progéniture, enfantée par Rhéïa ; craignant qu'un de ses fils ne s'empare du pouvoir royal (selon une prédiction de la Terre), le dieu, « sans cesse aux aguets, dévore tous ses enfants »⁵. Cependant, malgré sa vigilance, il sera à son tour victime d'une ruse ourdie par Rhéïa et son plus jeune fils, Zeus. Lorsque naît ce dernier, sa mère le cache dans l'île de Crète et lui substitue une grosse pierre entourée de langes, que Cronos

³ Ne pas confondre avec Thétis, épouse de Pélée et mère d'Achille.

⁴ Hésiode, Théog. v. 124-125.

⁵ Hésiode, Théog. v. 466-467.

engloutit sans se douter de la ruse qui causera sa perte : devenu grand, Zeus contraindra son père à vomir ses enfants qu'il avait avalés, l'expédie dans le Tartare où il mènera une existence végétative, et régnera à sa place.

Tous ces épisodes font dans une certaine mesure intervenir la *mêtis*, c'est-à-dire la ruse permettant de l'emporter sur un rival, en l'occurrence le père détesté. Avec Zeus, les choses vont devenir plus complexes. Dans un premier temps, certes, le nouveau maître va régner par la force pour conserver un pouvoir gagné par la ruse ; mais la même menace plane sur lui : un fils lui naîtra qui, plus rusé et plus fort, le détrônera. Deux traditions particulièrement célèbres nous apprennent comment Zeus réussira à conserver le pouvoir ; celle d'Hésiode, dans la *Théogonie* et d'Eschyle dans le *Prométhée enchaîné* ; deux traditions fort différentes mais se rejoignant sur l'essentiel : Zeus saura éviter de tomber dans le piège du destin.

Chez Eschyle, Mêtis n'apparaît pas ; c'est le Titan Prométhée qui détient le mystérieux pouvoir oraculaire dont Zeus aura besoin pour assurer la pérennité de son règne. Prométhée (dont le nom repose sur l'adjectif *prométhês* qui signifie « prévoyant, précautionneux ») sait en effet que Zeus, s'il épouse la Néréide Thétis, qu'il convoite, se verra détrôné par le fils issu de cette union. Il doit donc renoncer à sa sévérité à l'égard du Titan. Nous pouvons deviner à partir de quelques allusions d'auteurs antiques la suite de la trilogie eschylienne dont nous n'avons qu'un des éléments, et qui devait comporter un Prométhée délivré.

Hésiode nous conte de manière pittoresque comment le jeune dieu, après les terribles combats qu'il dut mener contre les Titans, « épousa Prudence, qui sait plus de choses que tout dieu ou homme mortel » (Prudence, c'est-à-dire Mêtis, dans la traduction de Mazon). Celle-ci est sur le point de mettre au monde Athéna lorsque Zeus, « trompant traîtreusement son cœur par des mots caressants, l'engloutit dans ses entrailles ». Ce faisant il écarte le danger qui le menaçait : Mêtis devait en effet, après la naissance d'Athéna, enfanter « un fils au cœur violent qui eût été roi des hommes et des dieux », selon la volonté du destin. Mais du même coup il a absorbé, avec son épouse, toute la *mêtis* que celle-ci renfermait, et cela de manière définitive. Hésiode ne nous dit pas comment Zeus parvint à tromper la vigilance de Mêtis et à l'avalier, mais d'autres traditions il l'aurait persuadée de « devenir petite » pour parvenir à ses fins, ce qui suppose chez la déesse une aptitude à se transformer dont nous aurons à reparler. Il sera désormais le maître de la ruse, de la sagesse, capable de déjouer tous les pièges que pourraient lui tendre ses rivaux éventuels. Il sera également maître de l'avenir, car Mêtis détenait un pouvoir oraculaire ; il est devenu *mêtieta*, « sage, prudent ». Père d'Athéna, qu'il met au monde de manière spectaculaire, comme Lucien nous le raconte de façon fort irrévérencieuse dans ses *Dialogues des Dieux*, il peut épouser en secondes noces Thémis, elle aussi divinité oraculaire, mais qui — contrairement à Mêtis, divinité d'origine marine, issue d'un monde aléatoire, en perpétuelle rupture d'équilibre — représente, elle qui est fille de la Terre, la stabilité et l'ordre cosmique et temporel ; elle sera mère des Heures et des Parques. Avec ces deux mariages, et avant d'épouser, définitivement si l'on peut dire, la déesse Héra, sa propre soeur, Zeus dispose d'un pouvoir absolu, où la force se combine avec la sagesse, la ruse, la faculté de prévoir l'avenir. En cela la légende grecque de Zeus correspond aux mythologies indo-européennes que Georges Dumézil a analysées dans de nombreux ouvrages⁶. Dans *Mitra Varuna*, par exemple, on voit très bien comment le Souverain est à la fois « magicien créateur » et « juriste organisateur », la souveraineté du dieu germanique Odin repose essentiellement sur son pouvoir magique ; Romulus — représentation « historicisée », selon Dumézil, d'une divinité indo-européenne — est fils de Mars, guerrier mais investi d'un pouvoir quasi magique provenant de Jupiter.

Parmi les divinités, importantes ou secondaires, on distingue très nettement ceux qui possèdent la *mêtis* et ceux qui en sont dépourvus. Si l'on examine les activités humaines auxquelles président les dieux, on observera une répartition rigoureuse entre dieux « à *mêtis* » et dieux « sans *mêtis* ». Pour l'agriculture, par exemple, Déméter représente la puissance fécondante, tandis qu'Athéna (fille de Zeus et de Mêtis) apporte l'art de labourer grâce à l'araire. Arès n'est qu'un dieu brutal, Athéna est armée de bronze (oeuvre du forgeron), et porte l'égide dont le pouvoir magique pétrifie l'ennemi. Si Poséidon préside aux forces naturelles des vents et des flots, Athéna, toujours elle, surveille la construction des vaisseaux (la nef Argo, par exemple), conseille et guide le pilote.

Une divinité secondaire, mais qui joue un rôle important dans un épisode de l'Odyssée (au Chant IV), est particulièrement représentative des caractéristiques de la *mêtis* : c'est le Vieux de la Mer, Protée, divinité marine, douée de pouvoir oraculaire, mais dont les avis ne peuvent être utilisés que si l'on parvient à le maîtriser malgré son aptitude à changer de forme. Rappelons que cette aptitude à changer de forme était déjà le privilège de Mêtis elle-même.

⁶ Voir à ce sujet l'article de H. Jeanmaire « La Naissance d'Athéna et la royauté magique de Zeus » dans la *Revue archéologique*, 1956, juillet-septembre, pp 12-39.

Nous avons déjà parlé de Prométhée et de son rôle dans l'accession de Zeus au pouvoir suprême ; il convient de rappeler le mythe qui le met en scène dans le *Protagoras* de Platon : il faudra toute l'astuce de Prométhée pour réparer l'oubli de son frère Epiméthée (celui qui réfléchit... après !). Il devra « dérober l'habileté artiste (*tèn entechnon sophian*) d'Athéna et d'Héphaïstos »⁷, pour équiper le malheureux homme qu'Epiméthée avait laissé nu.

Dans un autre mythe, tout aussi célèbre, Platon raconte la naissance d'Eros, le dieu de l'amour. On peut voir dans ce personnage, fils de Poros (Expédient) et de Pénia (Pauvreté), une incarnation de la *mêtis*. Voici le portrait qu'en dresse Diotime :

Donc, en tant qu'il est fils d'Expédient (Poros) et de Pauvreté (Pénia), voici la condition où se trouve l'Amour. Premièrement, il est toujours pauvre ; et il s'en faut de beaucoup qu'il soit délicat aussi bien que beau, tel que se le figure le vulgaire ; tout au contraire, il est rude, malpropre, va-nu-pieds, sans gîte, couchant toujours par terre et sur la dure, dormant à la belle étoile sur le pas des portes ou dans les chemins ; c'est qu'il a la nature de sa mère, et qu'il partage à jamais la vie de l'indigence. Mais, comme en revanche il tient de son père, il est à l'affût de tout ce qui est beau et bon ; car il est viril, il va de l'avant, tendu de toutes ses forces, chasseur hors ligne, sans cesse en train de tramer quelque ruse, passionné d'invention et fertile en expédients ; employant à philosopher toute sa vie ; incomparable sorcier, magicien, sophiste. J'ajoute que sa nature n'est ni d'un immortel ni d'un mortel. Mais tantôt, dans la même journée, il est en pleine fleur et bien vivant, tantôt il se meurt ; puis il revit à nouveau, quand réussissent ses expédients grâce au naturel de son père. Sans cesse pourtant s'écoule entre ses doigts le profit de ses expédients ; si bien que jamais l'Amour n'est ni dans le dénuement, ni dans l'opulence.

D'un autre côté, il est à mi-chemin du savoir et de l'ignorance. Voici en effet ce qui en est. Il n'y a pas de dieu qui s'occupe à philosopher, ni qui ait envie d'acquérir le savoir (car il le possède), et pas davantage quiconque d'autre possédera le savoir ne s'occupera de philosopher. Mais, de leur côté, les ignorants ne s'occupent pas non plus à philosopher et ils n'ont pas non plus envie d'acquérir le savoir ; car c'est essentiellement le malheur de l'ignorance, que tel qui n'est ni beau, ni bon, ni intelligent non plus, s'imagine l'être autant qu'il faut. Celui qui ne pense pas être dépourvu n'a donc pas le désir de ce dont il ne croit pas avoir besoin d'être pourvu. — Dans ces conditions, quels sont, Diotime, ceux qui s'occupent à philosopher , puisque ce ne sont ni les savants, ni les ignorants ? — Voilà qui est clair, répondit-elle, un enfant même à présent le verrait : ce sont les intermédiaires entre l'une et l'autre espèce, et l'Amour est l'un d'eux. Car la science, sans nul doute, est parmi les choses les plus belles ; or l'Amour a le beau pour objet de son amour ; par suite il est nécessaire que l'Amour soit philosophe, intermédiaire entre le savant et l'ignorant. Mais ce qui a fait aussi qu'il possède ces qualités, c'est sa naissance : son père est savant et riche d'expédients (euporos) tandis que sa mère, qui n'est point savante, en est dénuée (aporos).

Voilà quelle est en somme, cher Socrate, la nature de ce démon.

Si l'on passe du domaine des dieux et des mythes à celui des hommes, plus précisément à l'homme grec tel qu'il nous apparaît à travers les témoignages qu'il nous a laissés de sa civilisation, on se rend compte que la *mêtis* intervient dans de très nombreux domaines de son activité. La guerre tout d'abord, ce *polémos* dont Héraclite affirme qu'il est « père de toutes choses » et dont Platon nous dit, dans le *Protagoras*, qu'il est une partie de l'art politique : stratégie et tactique requièrent au plus haut point cette capacité à prévoir une réalité en perpétuelle évolution, et à s'y adapter immédiatement, qui est le propre de la *mêtis*. La navigation, tant militaire que commerciale exige les mêmes qualités ; il suffit de lire les descriptions des batailles navales, celle de Salamine, la plus célèbre, suscitée par la ruse de Thémistocle, mais également celles de Patrai et de Naupacte que relate Thucydide, et qui mettent en valeur l'expérience et les capacités d'adaptation des Athéniens menés par Phormion. Lire la remarquable analyse qu'en donne Thucydide, au livre II, chap. 83 à 92. Sont évidemment concernés le commerce, la médecine, les activités artisanales (on songe en particulier à l'art de la céramique, dont les travaux récents des chimistes allemands et anglo-saxons ont révélé les secrets : ce que nous reconstituons grâce à notre savoir théorique était pour le potier grec une opération menée à un point de perfection totale, mais de manière purement empirique, résultat d'une longue série d'expériences), le métier de logographe⁸, l'art de la rhétorique enfin, qui seul permet d'exercer de manière efficace l'activité essentielle du citoyen, c'est-à-dire la politique. Mais là encore, ce qui fait la véritable supériorité de l'homme politique, c'est moins la connaissance théorique que les capacités naturelles et l'expérience acquise. Thucydide nous donne une idée assez exacte de ce que peut être la *mêtis* de l'homme politique dans l'élogieux portrait qu'il dresse de Thémistocle I, 138, 3 :

Thémistocle était un homme, en effet, qui montra la valeur naturelle la plus certaine, et qui, à cet égard, méritait plus qu'un autre une admiration exceptionnelle. Par son intelligence propre, à laquelle l'étude n'avait ni préparé les voies ni rien ajouté, il excellait à se faire, dans les problèmes immédiats,

⁷ Platon, *Protagoras*, 321c.

⁸ Voir à ce sujet l'article de Michèle Biraud, dans *l'Information littéraire*, Aspects de la *mêtis* de Lysias logographe.

l'avis le meilleurs, grâce à la réflexion la plus brève, et, relativement à l'avenir, il savait aussi se faire la plus juste idée sur les perspectives les plus étendues. Une affaire était-elle entre ses mains, il savait aussi l'exposer ; n'en avait-il pas l'expérience, il n'en portait pas moins un jugement valable ; enfin, les avantages et les inconvénients étaient-ils encore dissimulés dans l'invisible, qu'il savait au mieux les prévoir. Pour tout dire, par les ressources de sa nature et le peu de peine dont il avait besoin, cet homme fut sans pareil pour improviser ce qu'il fallait.

Conclusion

On peut donc définir la *mêtis* comme une aptitude à s'adapter aux situations ambiguës, mouvantes, où règnent la multiplicité et la diversité, et qui exige moins la force que la ruse, et qui n'exclut pas des pratiques relevant de la magie. On peut l'associer à la notion de *sophia*, prise dans un sens pré-platonicien (habileté, savoir-faire, connaissance pratique).

M. Détiéne et J.-P. Vernant montrent bien que cette notion apparaît dès les premiers textes grecs et restent présente tout au long de la civilisation grecque, c'est-à-dire durant plus d'un millénaire. On pourrait alors s'étonner que la réflexion philosophique, et en particulier la plus illustre, celle de Platon, qui joue un rôle si essentiel dans la tradition occidentale, accorde si peu de place à la *mêtis*. On peut même constater qu'elle est l'objet d'un véritable discrédit qui s'explique par la place prédominante que la philosophie platonicienne accorde à la connaissance théorique, fondée sur une démarche mathématique. Face au monde aléatoire, changeant et bien souvent incertain et trompeur que seule peut appréhender une intelligence souple, apte à « conjecturer » (le grec utilise le verbe *eikazein* en rapport avec le participe *eikos*: « ce qui est vraisemblable »⁹), Platon, condamnant précisément les divers arts relevant de la technique, privilégie une connaissance qui prétend atteindre la Vérité immuable. Du coup le terme de *sophia* change de sens et rejoint la cohorte des termes « nobles » qui définissent ou accompagnent la notion de sagesse contemplative : *epistèmè, noûs, sunesis, alètheia, logos*..¹⁰

Certes Aristote, selon Détiéne et Vernant, ne manifeste pas le même mépris à l'égard de la *mêtis* ; dans *l'Éthique à Nicomaque*, il montre bien que l'homme prudent (*phronimos*) ne saurait s'en passer¹¹. Il conserve néanmoins une méfiance très marquée à l'égard de l'excès même de *mêtis*, qui peut faire de l'homme à l'intelligence trop souple un dangereux coquin. La tradition philosophique occidentale dans une très large mesure partage le point de vue de Platon. Ce mépris pour la *mêtis*, s'il contribue à fausser gravement notre vision du monde grec, et risque, sur le plan purement intellectuel, d'appauvrir arbitrairement la conception même que nous pouvons nous faire de l'intelligence humaine, n'est pas absolument condamnable sur le plan de la morale : dans bien des institutions — en politique notamment — on peut à juste titre se méfier d'une habileté excessive qui aurait tendance à « faire triompher l'argument faible », en abusant de la tromperie (*apatè*).

Il reste que cette notion si éminemment grecque a été trop longtemps méconnue et l'on ne peut que renvoyer à l'ouvrage de M. Détiéne et J.P. Vernant cité au début du présent article : l'étonnante érudition des auteurs ne doit pas rebuter le lecteur non helléniste. Il y trouvera une passionnante vision du monde grec.

⁹ Voir l'article de M. Biraud cité plus haut, qui montre le rôle que joue dans les discours du logographe Lysias cette notion de *vraisemblance* dans l'argumentation, au détriment parfois de la vérité *alètheia* / ἀλήθεια.

¹⁰ Cf. E. des Places, *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon* (CUF).

¹¹ Mon collègue A. Villani, au cours de la discussion qui a suivi le présent exposé, faisait remarquer à juste titre la différence de perspective entre les deux philosophes : au *mathématicien* Platon répond le *naturaliste* Aristote, plus enclin à prendre en compte la complexité organique du monde vivant.